

L'APPAREIL PSYCHIQUE FREUDIEN ET LA «LOGIQUE DU DIALOGUE»

Pierre LAVALLE

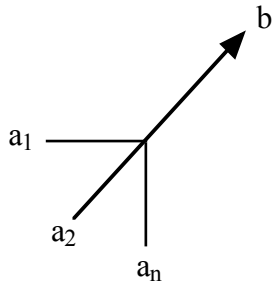
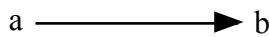
Le 21.2.62, Lacan, dans son séminaire sur l'Identification, posait la "question du sujet" en ces termes : "Qui est-ce qui parle et à qui ?" C'est pour y répondre, disait-il, que "nous faisons de la logique" ajoutant "je n'y peux rien : il ne s'agit pas de savoir si ça me plaît ou si ça me déplaît. Ça ne me déplaît pas, ça peut ne pas plaire à d'autres, mais ce qui est certain, c'est que c'est inévitable".

J'ignore quel poids ces paroles ont aujourd'hui. Lacan n'est plus, ni pour nous aiguillonner, ni pour balayer d'un mot nos tentatives. Mais sans ses propos, jamais je ne vous aurais harcelés avec l'inévitable.

Ce qui suit résume de manière excessivement succincte quelques points "techniques" nécessaires pour tenter de répondre, lors des journées de Lyon, à la question "Qui est-ce qui parle et à qui ?"

A - LE RÉSEAU ASSOCIATIF

Freud est d'une étonnante précision lorsqu'il décrit l'organisation du réseau mnésique, dans les "Études sur l'hystérie" par exemple. Il y repère notamment une dimension dynamique, "le fil logique", "der logische Faden", l'enchaînement du matériel psychique selon le contenu de pensée (Gedankeninhalt). Dynamique parce que cette dimension suppose le parcours, "nachfahren", de cheminements complexes et ramifiés. On s'empare du fil

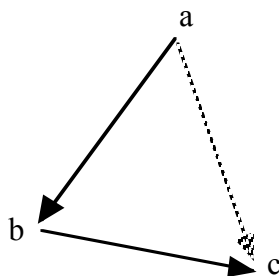


logique à la périphérie car il y a des représentations immédiatement accessibles au patient. Soit a l'un de ces départs possibles. Il s'agit de passer de cet a à la représentation b la plus proche, celle qui doit surgir parce que jadis connectée à a. Lorsque le fil casse, on s'empare d'un autre brin qu'on poursuit de la même manière. Lorsque tous les fils ont été dévidés jusqu'à leur point de nouage qui barrait la suite du parcours franchir le nouveau passage. Il y a donc, dans le réseau associatif, des passages à entrées multiples qui ne peuvent être franchis que lorsqu'on a accédé à toutes les représentations d'entrée. L'architecture ainsi dégagée par l'examen du fil logique, je l'appellerai "réseau". Un réseau est donc un ensemble d'éléments, les représentations dans ce texte de Freud, éléments dont certains sont immédiatement accessibles, les "départs". Entre ces éléments existent des passages, simples $a \rightarrow b$ ou multiples $a_1, a_2, \dots, a_x \rightarrow b$ qui mènent des entrées a_1, a_2, \dots, a_x , vers la sortie b .

Freud n'a jamais remis en question la structure du réseau associatif parce qu'elle répond à "l'idée élevée" qu'il se fait "de la rigueur du déterminisme des processus psychiques".

B - LE TRAVAIL DE PENSÉE

Freud assigne à la pensée la tâche de se préoccuper des liaisons entre les représentations sans tenir compte de leur intensité. En quoi un tel travail de pensée, "Gedankenarbeit", peut-il consister ? "Là où c'était, le sujet doit advenir. Et pour savoir qu'on y est, il n'y a qu'une seule méthode, c'est de repérer le réseau et un réseau ça se repère comment ? C'est qu'on retourne, qu'on revient, qu'on croise son chemin". (1)



La complexité du réseau étant ce qu'elle est supposons par exemple, qu'on ne sache pas si a est accessible dans le réseau esquissé ci-contre. Il est néanmoins clair que de a on peut passer vers c : il suffit d'emprunter successivement les passages $a \rightarrow b$ et $b \rightarrow c$ qui, par hypothèse, existent dans le réseau.

Mais le "passage" $a \rightarrow c$ n'existe pas, lui. Nous l'évoquons facilement dans notre commentaire français parce que nous pouvons écrire "le passage de a vers c". Il faut une notation du symbolique pour envisager des passages virtuels, comme celui de a vers c et pour déclarer que le réseau les permet bien qu'ils n'existent pas. Le repérage des liaisons entre représentations, le travail de pensée, est inconcevable sans un jeu d'écriture qui permette de transcrire les éléments du réseau et les passages, les rapports entre ces passages et les rapports entre ces rapports, etc.

Ces exigences déterminent la morphologie du jeu d'écriture. Aux éléments a, b, c,... du réseau correspondront des lettres □, □, □... Mais comme il s'agit avant tout de transcrire les maillons de la chaîne associative, les passages, le signe fondamental sera nécessairement un opérateur deux places, une "entrée" et une "sortie". Sa réalisation typographique importe peu. Mettons que le passage simple de a vers b se transcrit □ > □. Ce qu'on pourra lire "□ joint □", le signe > lui-même étant "la jonction".

A partir de cet alphabet, les lettres □, □, □... et la jonction >, on produit dans le jeu d'écriture des expressions comme □ > □ et □ > □ transcriptions des passages a--->b et b--->c mais également □ > □, évocation du passage virtuel de a vers c. Des rapports nettement plus complexes se formulent sans autre difficulté : □ > (□ > □) ou (□ > □) > (□ > □). Notons encore que le passage multiple a1, a2,..... an---> b se transcrit □1> (□2 >.....(□n > □). Freud ne recule pas devant le terme de "pensée" pour parler de ce dont il s'agit dans l'inconscient et Lacan le souligne. Que pourraient être ces expressions qui forment des rapports de rapports... entre représentations sinon des pensées? Je parlerai dans la suite de "formules" pour désigner les pensées de cette forme.

Le travail de pensée simule le cheminement associatif par des manipulations littérales sur les formules. Lorsque l'activité associative progresse le long de la liaison mnésique a--->b, le jeu d'écriture, partant de □, progresse le long de la jonction □ > □ vers □. L'accès à □ s'inscrit par son détachement sous la ligne horizontale (voir dessous). Cette règle de manipulation est dite "Règle d'élimination (E; >)". Chacune de ses applications transcrit un pas du cheminement associatif.

$$(E; >) \frac{\square \quad \square > \square}{\square}$$

$$(E; >) \frac{\square \quad \boxed{\square > \square}}{\square \quad \boxed{\square > \square}}$$

ⓔ

$$(E; >) \frac{\square \quad \boxed{\square > \square}}{\square \quad \boxed{\square > \square}}$$

$$(I; >) \frac{\square}{\square > \square}$$

ⓧ

L'expérience de pensée menée plus haut en français se transcrit dans le jeu d'écriture par deux applications successives de la Règle (E; >) dans le texte T ci-contre (un arbre de formules). Dans ce texte T les formules initiales □ > □ et □ > □ transcrivent les données du réseau alors que □ n'inscrit qu'un de ses éléments qui n'est pas donné comme accessible (□ n'est que supposé, hypo-thèse). Mais le travail de pensée n'en serait pas s'il se réduisait à la simple simulation du processus associatif. Le texte T montre, donne à lire, que de □ on peut passer à □ Il "attire l'attention" sur la jonction □ > □ comme permise par le réseau.

Si "attirer l'attention" ne doit pas introduire un fantôme dans la machine littérale, ce ne peut être qu'un mouvement d'écriture de plus. Une nouvelle règle, la Règle d'introduction (I; >) permet d'inscrire □ > □ sous la formule □ à laquelle on vient d'accéder et de barrer du même geste □ parmi les formules initiales (de "lever" l'hypothèse □).

A travers la Règle (I;>), le travail de pensée transcende la simple simulation du cheminement associatif : il peut à tout moment faire retour en arrière c'est-à-dire proprement réfléchir (reflectere, nach-denken) et recueillir après coup les traces du chemin parcouru, se relire (legere, lesen). Ainsi le nouveau Texte T' témoigne-t-il de sa propre progression. Du point de vue économique et par souci d'économie, nul besoin de postuler une quelconque "quantité" ou "énergie" dont ce texte décrirait la circulation. Le déploiement même du texte fournit toute la circulation requise. Aussi T ne décrit-il pas le frayage (Bahnung) de la jonction □ > □, il est ce frayage, de même que T' en est l'investissement (Besetzung).

On trouve dans l'Esquisse cette remarque que "les règles "biologiques" du déroulement de la pensée indiquent vers où doit se diriger l'investissement de l'attention et quand le processus de pensée doit s'arrêter. Remarque que prolonge cette affirmation fabuleuse : "Ces règles sont préservées par les menaces de déplaisir, (elles sont) acquises à partir de l'expérience et se laissent sans plus transposer en règles logiques; ce qu'il faudra établir en détail".

Je fais l'hypothèse que les deux Règles (E; >) et (I: >) livrent le détail de ce que Freud lui-même appelle "travail de pensée". Le bien-fondé de cette hypothèse me semble assuré par le résultat suivant le déploiement des textes selon ces Règles permet précisément l'investissement des pensées conformes au réseau mnésique. Conformes en ce sens que leur acceptation ne modifie en rien l'ensemble des représentations accessibles. Autrement dit, le travail de pensée, défini comme ci-dessus, n'est que la mise en œuvre exacte du principe de constance.

C - LE BINAIRE FONDAMENTAL

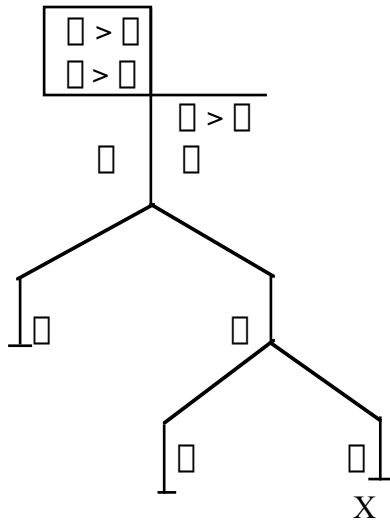
Un texte est toujours investissement de sa dernière formule. Mais rien n'impose à son déploiement de s'arrêter sur celle-ci plutôt que sur une autre. Le mouvement est jusqu'ici errant, sans but. Or Freud exclut explicitement la possibilité d'un cheminement des pensées qui ne serait pas déterminé par une représentation-but. Après tout, "seul le désir peut mettre l'appareil psychique au travail".

L'inscription du but impose au jeu d'écriture sa forme définitive. Les données du réseau sont transcrites comme investies alors que le but est à investir. Ces deux modes d'inscription fournissent le Binaire fondamental sur lequel va se déployer tout processus psychique. Sa réalisation matérielle importe peu; je le représente comme coupure Gauche-Droite de la feuille blanche.

Gauche		Droite
formules investies		formule à investir

Voici comment l'expérience de pensée simpliste, déjà examinée, se présente dans cette perspective.

Les données du réseau étant transcrites comme formules investies, il s'agit de produire l'investissement du but □ > □, un texte aboutissant à cette formule.



Or la Règle (I;) permet de transformer tout investissement de g à partir de a en un investissement de □ > □ (le texte T en T', voir plus haut). La tâche d'atteindre au but se laisse donc transformer en cette nouvelle tâche : investir □ à partir de □. Sur le Binaire fondamental, cette anticipation de ce que permettra la relecture selon la Règle (I; >) se traduit par un mouvement d'écriture qui transfère □ à Gauche, □ restant à Droite comme nouveau but à investir. Disposant maintenant de a, on peut exploiter la jonction □ > □ pour passer à □ selon la Règle (E; >) - première bifurcation - et ensuite de □ vers □ le long de □ > □ deuxième bifurcation. Le procès prend fin (X) dans la coïncidence entre le □ visé (à Droite) et le □ atteint (à Gauche).

Un tel tableau se prête remarquablement aux commentaires freudiens. L'excitation posée par le besoin, s'inscrit dans l'écart initial entre la formule-but et l'ensemble des inscriptions préalables de Gauche.

Cet écart, ce déplaisir, déclenche le procès psychique, le déploiement des écritures : le déplacement de petites quantités pour sonder les voies qui mèneront à l'identité. Identité qui répète la première expérience de satisfaction et où la réduction associative de l'excitation déclenchante devient plaisir. Sur le Binaire fondamental toute visée d'un but devient visée de l'identité

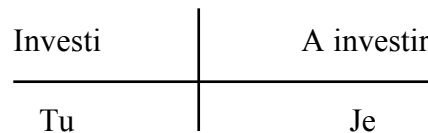
Cette identité est un "oui" : la formule visée est reconnue conforme au réseau. Ce jeu d'écriture ne connaît pas de "non". L'identité n'est pas toujours atteinte mais son ratage n'est pas une réponse que non : il n'est que suspens. Aucune pensée ne peut être rejetée comme non conforme : il n'y a pas de "Urteilsverwerfung". Ce qui ne se laisse pas rejeter finit par se faire admettre. La transcription du réseau associatif menace d'atteindre un point où toute pensée sera conforme. Mais lorsque toute pensée se laisse retrouver à partir des inscriptions préalables, le jeu d'écriture s'effondre : il ne laisse plus à désirer. Catastrophe dite "trivialité" "la jouissance qu'il ne faudrait pas".

D - LE DIALOGUE

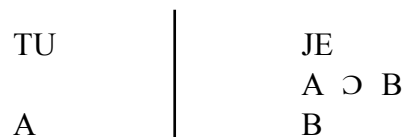
Catastrophe qui sera la cause et le moyen de la traduction du travail de pensée en un nouveau jeu d'écriture où la "Urteilsverwerfung" sera possible. L'unique manière de se débarrasser d'une pensée, de la rejeter, c'est de la refiler à un autre. La langue et elle seule offre la possibilité d'ouvrir le compte de cet autre parce que "parmi les signes d'une langue, de quelque type, époque ou région qu'elle soit, jamais ne manquent les "pronoms personnels"" et que cette "polarité des personnes ne se "rencontre nulle part, hors du langage".

Dans le "procès d'appropriation de la langue" qu'est l'énonciation, le locuteur se situe comme JE et "implante l'autre en face de lui", comme TU. (Benveniste, Problèmes de linguistique générale, Tel, Gallimard). Le passage de l'Ics au Pcs s'appuie essentiellement sur le couplage du Binaire fondamental Investi/A investir où se déploie le travail de pensée avec cet

autre Binaire TU/JE où se déploie le jeu de l'énonciation. Dans ce couplage s'éprouve que "l'inconscient est structuré comme un langage".

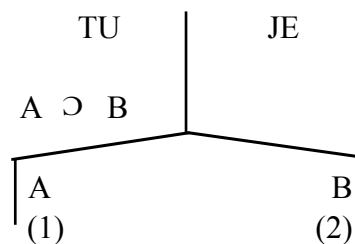


Le procès d'écriture visant à l'identité se traduit comme dialogue visant à l'unisson, "l'Ubereinstimmen", le tomber d'accord. Le locuteur identifié à JE profère un énoncé qui s'inscrit au lieu du but visé. La jonction $\square > \square$ devient une conditionnelle $A \supset B$, "Si A alors B". Lorsque le locuteur énonce $A \supset B$, il met en scène la reprise par TU de l'antécédent A. Dans cette nouvelle phase du dialogue où TU est supposé soutenir A, JE assume la responsabilité du conséquent B.



La traduction des pensées inconscientes en "une autre sorte de signes", les mots, fait donc du mouvement d'écriture dit "de transfert" une supposition. La signification de la conditionnelle est la même pour JE et pour TU : c'est en cela que consiste leur "réversibilité".

Si donc, en cours de dialogue, c'est TU qui est censé soutenir $A \supset B$, le locuteur ne peut exploiter cette situation qu'en prenant A son compte.



Mais contrairement ce qui se passe pour JE, il y a maintenant deux manières de poursuivre le dialogue (bifurcation) ou TU "accepte" cet A que soutient JE et prend donc B à son compte (2) ou TU met en question cet A que soutient JE (1). Dans cette différence apparaît que JE et TU, bien que réversibles, ont des statuts radicalement asymétriques.

Cette asymétrie donne les premières indications sur "Qui est-ce qui parle et qui ?".

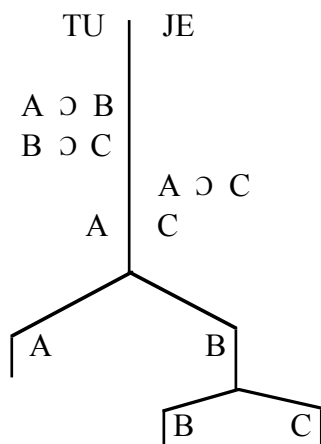
Le locuteur seul parle. Son énonciation inscrit l'énoncé comme premier propos de JE.

JE ne "peut" rien. D'une part, il n'est pas en mesure de soutenir, en son propre nom, le moindre de ses propos. D'autre part, son pouvoir de questionnement se limite strictement ce que les Règles donnent comme sens aux signes. Devant les propos derniers de TU, l'énoncé des faits, la question lui manque toujours.

L'autre supposé, le TU de la langue, convoqua par le locuteur dans son énonciation,

cet autre "peut" tout. Il soutient l'ensemble des propos que le déroulement du dialogue inscrit son compte. Et la question ne lui manque devant aucun des propos de JE. C'est une sorte de questionneur automatique, le lieu de toute interrogation. Loin d'être un autre de rencontre qui vous égare de bien-entendus abrégiateurs, c'est le pire des autres, sur lequel vous pouvez compter.

Dans ces conditions d'asymétrie radicale, que peut espérer le locuteur, condamné inscrire son énoncé au compte de JE ? A quoi prétend-il ? Il prétend dire ce qui est. Son énonciation anticipe sur l'issue du dialogue qu'il déclenche, issue où les propos de TU devraient confirmer ceux de JE. Ceci peut s'illustrer par l'exemple simpliste déjà traité.



Avant toute énonciation, TU, héritier du réseau mnésique, est chargé des propos $A \supset B$ et $B \supset C$, le présuppose.

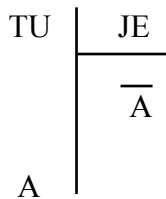
L'énonciation, la barre horizontale, met l'énoncé $A \supset C$ au compte de JE. Conformément à la signification de la conditionnelle, TU prend A en charge et JE se retrouve avec C qu'il ne peut soutenir face à la mise en question par TU. Cette mise en question ne s'inscrit pas; elle est le moteur qui pousse à la poursuite du dialogue. JE ne peut que prendre A à sa charge pour exploiter la conditionnelle $A \supset B$ soutenue par TU. C'est ici que TU se heurte à la seule limite de ses "pouvoirs": il ne peut mettre en question cet A soutenu par JE sauf à s'entendre répliquer "C'est toi qui l'as dit" (une ligne plus haut). La pirouette "Et alors ?!" n'est pas dans le style de TU; il est lié par cette seule loi : ce qui est dit est dit. La question de la tromperie et du mensonge ne se pose pas. Le seul point d'appui pour mettre fin à l'interrogation de TU est donc la CITATION, "Je dis comme toi". Dans le travail de pensée, c'est la liquidation associative dans l'identité qui met fin à l'excitation. Dans le dialogue, c'est la citation qui réduit l'autre au silence. Dans l'exemple ci-dessus, il ne reste à TU qu'à soutenir B. La même manœuvre, appliquée à B C cette fois, permet à JE de répliquer à chaque fois par une citation quelle que soit la poursuite du dialogue par TU.

E - LA NÉGATION

Jusqu'ici, le dialogue "n'est que" la traduction du travail de pensée en une autre sorte de signes. Or il s'agissait d'échapper la trivialité, catastrophe qui ne laisse plus désirer.

— Comment la négation instaure-t-elle la possibilité d'un rejet ? En quoi la proposition \bar{A} (non A) est-elle opposée la proposition A au point que son affirmation coïnciderait avec le

rejet de A ?



Par l'énonciation de \overline{A} , le locuteur, identifié JE, met en scène la reprise par TU de la proposition A. Rien de nouveau jusque-là par rapport la supposition. Mais une fois introduite cette nouvelle phase du dialogue où TU soutient A, quelle est la tâche de JE ? Il ne lui reste rien soutenir : la négation s'accompagne d'un transfert sans reste. Elle produit une situation qui n'existe pas au niveau du travail de pensée inconscient, une visse sans inscription de but.

L'identité (citation), laquelle l'affirmation initiale du dialogue prétend, ne peut plus être atteinte qu'a partir des seuls propos de TU. Il n'est donc plus question qu'ils confirment ceux de JE qui n'en tient pas.

Dans cette configuration du dialogue se fonde l'opposition entre les protagonistes, leur antagonisme.

En effet, si l'identité doit être atteinte, il est "impossible" que TU tienne les propos qu'on lui prête parce que l'identité serait atteinte sans que JE y soit pour rien. Non seulement JE gagnerait tous les coups mais même sans jouer de coup, sans énoncer. Il n'y aurait plus lieu de dire Catastrophe pour Je mais dont TU seul est responsable. C'est ce qui permet de verser la catastrophe au compte de TU et de réduire à néant ses propos. La citation, ici, non seulement met fin à l'interrogation de TU mais l'anéantit dans ses propos : il se "contredit" comme on dit. Cet anéantissement n'est rien d'autre que le retournement contre TU de l'anéantissement du locuteur, l'effondrement du lieu-de-dire. Manœuvre que seule permet la langue et qui n'a pas d'équivalent dans l'Ics.

Partant de là, j'essayerai de préciser à Lyon en quoi

- (1) seul le refoulement permet de s'approprier le "symbole" de la négation et que sa levée ne peut donc être que ponctuelle, un repli local,
- (2) dans la cure, la règle fondamentale disloque le couplage des Binaires Investi/A investir et TU/JE et renvoie à travers le "Dites (tout) ce qui (vous) vient" à la menace de la trivialité.

note (1) Lacan, Séminaire XI, Seuil 1973. p. 45.

EXPOSÉ

Je suppose que vous avez lu mon texte.

J'ai essayé de montrer que le travail de pensée, soumis au principe de constance, se déploie comme jeu d'écriture sur le Binaire fondamental Investi/A investir. Ce jeu d'écriture n'est pas l'Inconscient mais il est inconscient et au plus près du réseau associatif. Ce jeu donne existence son joueur qu'on identifiera comme désir puisque "seul le désir peut mettre l'appareil psychique au travail".

La pure positivité de ce jeu se traduit par l'impossibilité de rejeter une pensée. Il y a bien un "jugement primaire" qui retrouve une pensée comme étant (vraie) mais sans la contrepartie d'un rejet de la pensée opposée : "l'Urteilsverwerfung" n'est pas une fonction primaire.

Ce qui ne se laisse pas rejeter finit par se faire admettre. Aussi cette positivité du penser inconscient est-elle équivalente à la menace que toute pensée puisse être investie, qu'on gagne à tous les coups. Menace, en effet, car l'impossibilité du ratage est une catastrophe pour le joueur : le jeu ne laisse plus à désirer. Cette catastrophe est celle de la trivialité : toute pensée donne lieu à satisfaction. Ce qui est aussi bien une définition de la toute puissance des pensées, "die Allmacht der Gedanken". Il suffit de la désirer-penser, pour que se produise la "plus étrange des coïncidences" la mort de l'autre.(1)

Le caractère particulièrement aliénant de la trivialité tient à la conjonction de deux aspects

- sans coup joué, sans visée d'un but, le dispositif reste ouvert, en suspens. Le calcul est consistant il y a toujours lieu de jouer, le joueur est indestructible comme est indestructible le désir dans l'inconscient.

- mais il gagne, quel que soit le coup qu'il joue. Le jeu s'effondre littéralement en "tout un". Plus rien ne différencie les pensées les unes des autres; elles sont strictement indifférentes, chacune est n'importe quoi. Toute chose est liée à toute chose. Ce qui ne peut manquer de produire un sentiment océanique de communion intime avec le tout.

Le joueur, dans ces conditions, ne peut que s'épuiser à jouer encore un coup, le bon, celui qui raterait. Il faut être hors jeu pour voir que c'est sans espoir.

Pour échapper à cet intolérable paradis, il faut se mettre à parler parce que la seule manière de rejeter une pensée, de s'en débarrasser, c'est de la refiler à un autre.

Mettre en mots les pensées inconscientes, c'est articuler ce jeu d'écriture - dans - la langue. On ne court pas grand risque à dire que "le sujet parlant est un sujet désirant"(2). Mais si l'on veut véritablement que la pensée vienne se faire entendre dans le discours, il faut risquer l'hypothèse que ce discours est à son image, qu'une correspondance existe entre le travail de pensée et ce qui s'en dit. Il s'agit donc de trouver dans la langue, imposée comme système, de

quoi construire cette correspondance.

Or il y a dans le langage des signes "vides", non référés à une quelconque réalité, signes disponibles et qui ne deviennent "pleins" que lorsqu'un locuteur les assume dans l'énonciation (3). Parmi ces signes, les seuls intrinsèquement comblés par l'énonciation sont JE et TU : "Toute énonciation pose deux "figures" également nécessaires, l'une source, l'autre but de l'énonciation. C'est la structure de dialogue" (4)

L'appropriation de la langue dans l'énonciation passe nécessairement par le couplage du Binaire fondamental Investi/A investir avec le Binaire TU/JE, dans cet ordre inversé. Le travail de pensée devient alors "dialogue" mais en un sens très particulier du terme un penser-à-travers, une pensée divisée, dia-logos. Soit : la comptabilité d'un échange de propos entre les tenants JE et TU, et non cet échange lui-même. Donc un nouveau jeu d'écriture, "eine neue Umschrift".

De ce que le dialogue doit être à l'image du travail de pensée découlent un certain nombre de traits des deux figures" partenaires du dialogue, traits qui répondent la question "Qui parle et à qui". Le seul point commun à TU et JE, c'est d'être toutes deux des figures fictives, des personnes hautement virtuelles. Ni TU ni JE ne se rencontrent dans un congrès. Le dialogue n'a donc rien d'intersubjectif. Il serait plutôt intrasubjectif s'il n'était pas constituant du sujet, qui n'est pas moins TU que JE.

Pour le reste, tout oppose ces partenaires.

TU, le pire des autres, n'est pourtant ni féroce ni bonasse mais simplement le principe de constance "en personne" : sur qui compter.

Le sujet parlant, s'il prétend dire ce qui est - la vérité - ne le peut qu'en mettant en scène dans son énoncé la parole de l'autre, de TU, qui seul fait autorité. Il ne peut s'autoriser que de la citation par JE de la parole de TU. Ce recours à l'autorité de l'autre est une nécessité constitutive de toute parole qui dit-que (5). Si c'est bien par ce couplage des Binaires Investi/A investir et TU/JE que les pensées inconscientes s'articulent la langue, alors il faut conclure qu'on ne parle que pour réduire l'autre au silence. Ce qui n'est guère conciliant, comme persistent à le croire les logiciens. Mais ce qui est freudien jusqu'au trognon pulsionnel : il s'est toujours agi de faire taire, "zum Schweigen bringen", les prétentions-interpellations de la pulsion, "Triebanspruch", face aux objections de la réalité, "Einspruch der Realität".

Tant que le jeu de la seule supposition finit par faire taire l'autre, son autorité reste entière : rien ne fait limite ce qu'il peut tenir comme propos. Il n'en est plus de même lorsque le sujet parlant recourt à la négation. Dire que "ce n'est pas" est toujours une entreprise polémique et ne se réduit jamais à une simple constatation (6). Le locuteur prétend dans ce cas réduire l'autre au silence à partir des seuls propos que cet autre sera supposé tenir.

S'il y parvient, les propos de l'autre seront dits "inconsistants". Le locuteur pourra commenter sa réussite en ces termes "Tu me permets de retourner tes propos contre toi-

même. Tu m'approuves, tes propos sanctionnent mon dire quoi que je dise et même quand je ne dis rien. Non seulement je gagne tous les coups mais même quand je ne joue aucun coup. Aussi, ces propos, tu ne peux pas les tenir, il est impossible que tu les tiennes. Tu ne dis donc rien, tu te contredis". L'expression "réduire au silence" prend, à partir de là, le poids qu'elle a déjà dans le milieu et dans l'inconscient : celui d'un anéantissement de l'autre qui le constitue en lieu d'une impossibilité. Les traits de l'autre s'en trouvent modifiés; en pire bien sûr.

Et pourtant, il n'y a rien dans l'inconscient qui soit équivalent à une négation. Le problème est donc réel de savoir à partir de quel fragment du travail de pensée inconscient va pouvoir s'articuler la négation, de quoi elle sera l'image. Il n'est pas facile de rendre l'extravagance de la question. Disons, pour "rester simple", qu'il s'agit de fabriquer du non-être rien qu'avec de l'être.

La solution peut être donnée en trois temps.

(1) Il faut d'abord que soit fixé une fois pour toutes, un élément du réseau mnésique, transcrit, mettons, par λ (lamda). Fixation où l'on retrouve la première phase du refoulement selon Freud.

(2) Il faut ensuite que ce λ soit tel que son investissement fasse basculer le travail de pensée dans la trivialité. En termes logiques et freudiens, une pensée qui concentre ainsi sur elle la menace de la trivialité, est dite "absurde". L'absurde est donc une pensée inconsciente, déclencheur de l'effondrement du jeu d'écriture. C'est la goutte qui fait déborder le vase (de la jouissance). Que serait en effet une pensée intrinsèquement "hostile" ? Ça n'existe pas. Hostile, elle ne peut l'être que de par son rapport à ce qui s'est déjà transcrit du réseau. Dans le psychique, la négativité n'est produite, et ne peut l'être, qu'à partir de la menace d'effondrement du jeu d'écriture. Cette menace se localise dans telle pensée λ , autrement anodine. Mais une fois en position d'absurde, cette pensée, si elle pouvait être dite, serait : que présence et absence c'est la même chose. C'est pourquoi derrière l'absurde, se profile, chez Freud, la figure du père mort, muet, réduit au silence précisément.

(3) Il faut enfin que l'élément λ , fixé, soit exclu de l'articulation rien dans le discours ne correspond, ne peut correspondre à la pensée λ . C'est une pensée strictement indicible, non par quelque trait ineffable mais parce que c'est sur elle que se construit la traduction des pensées en mots. C'est le refoulement proprement dit puisque "le refus, la défaillance, "die Versagung", de la traduction en mots, c'est ce qui cliniquement s'appelle 'refoulement'"(Freud, lettre 52).

Sous ces trois conditions, la liaison d'une pensée quelconque à l'élément exclu λ se traduit - se met en mots comme négation dans l'énoncé \bar{A} .

Investi		à investir
		□ > □
□		□
TU		JE
		□ A
A		rien

La négation A rompt donc proprement le lien associatif □ > □ en élidant son second terme □.

A sa place ne vient rien, ce rien qui fait toute la charge polémique de la négation (et "l'effet de conscience" qui vient à la place de la trace □). Par cette rupture du lien mnésique, le symbole de la négation "libère la pensée des limitations du refoulement" : A sera nié mais dit. L'élément fixé par contre, se refusera absolument à la mise en mots le refoulement ne sera pas levé pour autant. Peut-il y avoir levée de ce refoulement ?

La règle fondamentale n'exige pas du patient qu'il renonce à nier. S'il est vrai que certaines pensées ne peuvent devenir conscientes que niées précisément, ce serait une consigne en impasse. Le divan n'est pas un commissariat de police. L'analyste ignore la négation et à raison puisqu'elle témoigne de la proximité de l'élément refoulé. Ça ne le gêne pas que le patient nie que ce soit sa mère, du moment qu'il le dit.

Si l'on regarde de près les différentes formulations de la règle fondamentale, on constate que sur le versant des recommandations négatives de ce qu'il ne faut pas faire, Freud utilise une dizaine de termes dont aucun ne commence par "ver". Ce qu'il ne faut pas faire, c'est renvoyer, repousser, retenir, écarter "l'Einfall", la pensée incidente, de la "Mitteilung", du partage par la parole. Que cette parole soit un rejet, une "Urteilsverwerfung", importe peu. Le refoulement (de □) est une condition nécessaire pour pouvoir dire. S'il peut être levé, cette levée est nécessairement un effondrement, "l'Einfallen", de la possibilité de dire. Ce qui est peut-être concevable, mais comme catastrophe instantanée seulement : du □ livré à la parole, non pas dans un dire-que mais comme faisant irruption, le sujet, à moins de rester muet, se repliera immédiatement sur un □, indicible à son tour. Dans l'intervalle, il se sera éclipsé comme sujet parlant, livré à la menace de la trivialité. Il reste que l'autre effectif, l'analyste, n'entend pas la négation de la même oreille que l'autre supposé. TU est doublé par l'écoute égale (Rondepierre), "équiplanante", "gleichschwebende", de l'analyste. Ce qui met la charge polémique de la négation en porte à faux.

Dans cet écart entre TU et l'analyste, dans cette distorsion du dialogue constitutif du sujet, ce qui est tu peut-il faire irruption ? La règle fondamentale met le patient en demeure de tout dire. Elle engage donc l'analyste à tout entendre. Or l'écoute ne prétend pas, justement. Ou si ? "L'équiplanance" n'est-elle pas renoncement à toute prétention, à tout coup joué ? Auquel cas, la trivialité ne serait pas une menace du tout pour l'écoute égale. Et là où la parole ne pourrait que manquer à l'analysant, l'"Einfall" viendrait à l'analyste. Dixit Freud.

- (1) Freud, "Das Unheimliche", GW. XII, p. 262.
- (2) Hagège, "L'homme de parole", p. 281.
- (3) Benveniste, "Problèmes de linguistique générale", vol-1, p. 254.
- (4) Id. vol.II, p. 85.
- (5) Ducrot, "Le Dire et le Dit", p. 167-169.
- (6) Id. p. 217-218.

